

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 21. — 24 AOÛT 1878

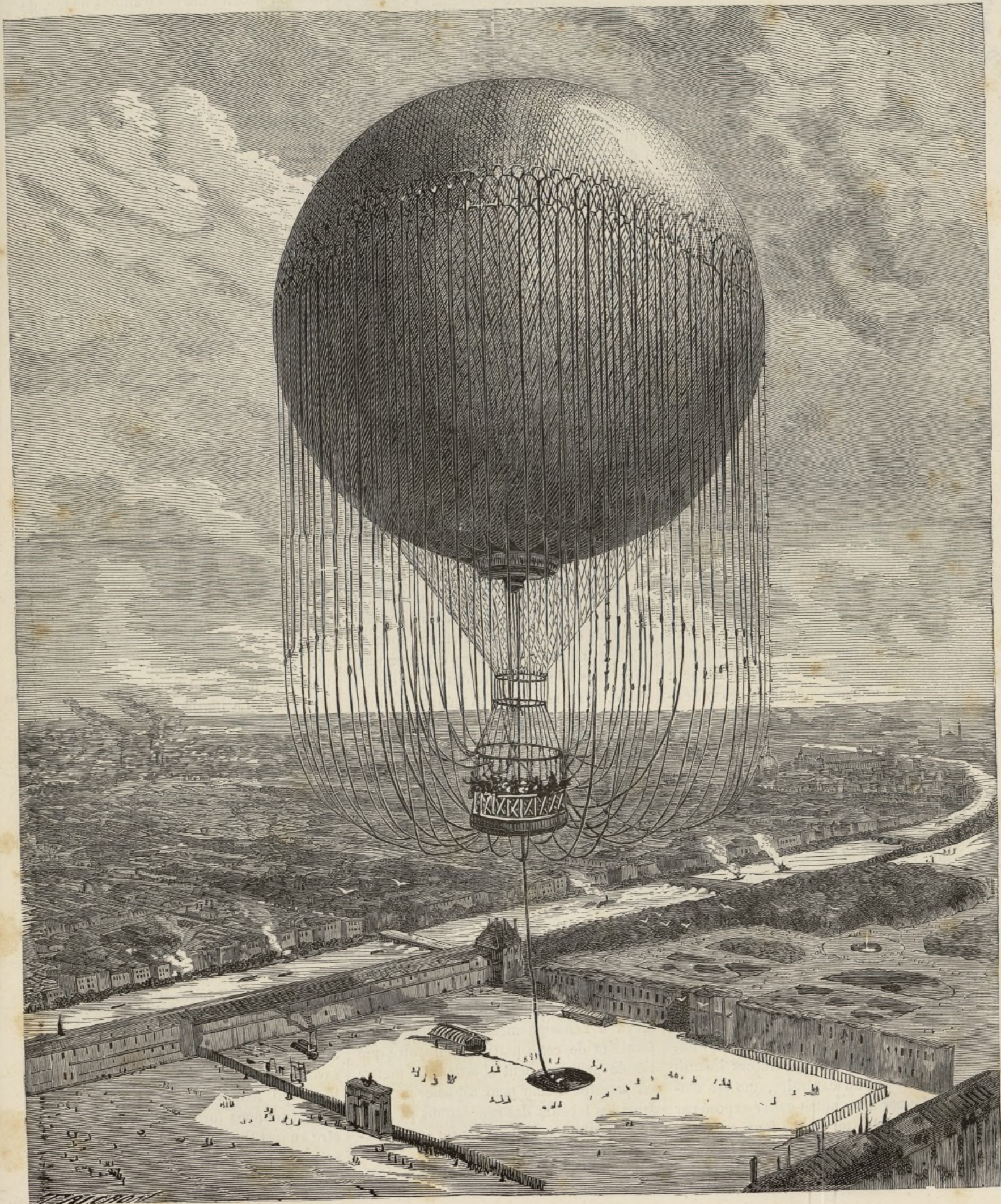
BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



ASCENSION DU BALLON CAPTIF DE LA COUR DES TUILERIES.

LES MUSÉES SCOLAIRES FRANÇAIS A L'EXPOSITION

L'idée des musées scolaires a marqué un véritable progrès en pédagogie, et dès le début on comprit que, par ce côté, toute liberté devait être laissée aux maîtres d'école. Nous voulons rechercher comment ils en ont usé, quels écueils ils feront bien d'éviter à l'avenir, quels conseils généraux on peut leur donner. Nous ne parlerons que des musées scolaires français. Il y en a jusqu'au Japon, et ceux de Belgique, relégués dans un pavillon spécial, sont fort intéressants.

Un certain nombre de nos écoles normales d'instituteurs possèdent des collections. Mais, outre que celles-ci paraissent conçues d'après un modèle uniforme, on ne saisit pas bien où elles tendent : sont-elles destinées à l'instruction des élèves-maîtres, ou doivent-elles leur servir d'exemple pour les collections qu'on les engage à faire plus tard dans leurs écoles ? On ne sait. Beaucoup de ces collections rappellent certains livres relégués aux derniers rayons d'une bibliothèque et que jamais personne n'a ouverts, placés là pour la montre en quelque sorte et pour faire nombre. Il est clair qu'on n'a jamais touché à ces collections et qu'elles n'ont jamais servi, et qu'on les a uniquement par ordre ou pour en faire parade devant les inspecteurs et dans les concours scolaires. Presque dans toutes, nous voyons une collection d'insectes — étiquetés de leurs noms latins — dans des boîtes dont la ressemblance décèle l'origine commune dans les boutiques des marchands d'insectes ; nous n'en voulons pour preuve que ceci : il n'y a pas une araignée dans ces collections, parce que les araignées ne sont pas de vente courante, comme les coléoptères ou les papillons. Ce sont donc des collections achetées et non des collections formées sous l'œil des maîtres de ces écoles normales. Nous faisons une exception pour l'école normale de Rouen, où certains détails sur les mœurs et la provenance des insectes attestent un travail individuel.

Mais pourquoi donc tant d'insectes et pas une coquille, pas un oiseau, pas une feuille d'arbre ? Une telle collection, à notre avis, n'a aucune utilité, aucune valeur pédagogique. Pourquoi, dans cette même collection de l'école normale de Rouen, vingt sortes de cafés dont la connaissance n'est pas d'une grande utilité, que nous sachions, à de futurs instituteurs ? Il n'y a, au contraire, que des éloges à donner à un autre casier exposé par la même école, où figure tout ce qui a trait à l'industrie du blé, depuis l'épi sur pied jusqu'au pain, au biscuit et aux pâtes,

en passant par les farines, le son, les gruaux, etc. Voilà un ensemble instructif pour un élève-maître et un modèle que l'instituteur pourra plus tard imiter sur de moindres proportions en refaisant pour ses petits élèves cet excellent tableau parlant.

L'école normale de la Somme a exposé une collection en boîtes de divers objets classés selon qu'ils se rapportent à l'alimentation, au vêtement, à l'habitation. Ce sont des échantillons, des fragments quelconques, réunis sans discernement. L'ensemble est parfaitement insignifiant et quelque peu enfantin pour les élèves d'une école normale, qui connaissent toutes ces choses. Ce bizarre assemblage ne sera guère plus profitable aux enfants, n'étant fait d'après aucun plan méthodique et comprenant tous objets qu'on a constamment sous la main.

La valeur d'un musée d'école n'est pas dans le nombre et elle est encore moins dans la rareté des choses collectionnées ; elle est uniquement dans le choix d'objets que saura faire le maître pour le but qu'il veut atteindre.

A notre avis, ces petites collections doivent moins servir à faire connaître aux enfants des objets déterminés qu'à leur apprendre à raisonner sur ces objets. C'est cela qui fait la difficulté de ces musées scolaires, appelés d'un nom beaucoup trop gros pour la chose. Nous devons avouer qu'à ce point de vue presque aucun de ceux qui sont exposés au Champ-de-Mars ne nous a entièrement satisfait.

Nous comprenons tout d'abord ces collections comme essentiellement formées d'objets naturels ; le champ est assez vaste ainsi sans aller chercher des objets d'antiquité, tels que de vieilles monnaies ou des assignats, qui révèlent, à coup sûr, des qualités de curiosité louables chez l'instituteur, mais qui prennent, à notre avis, une place inutile.

Que signifient ailleurs ces balles prussiennes, ce pain du siège de Paris, ces fragments d'obus ? Sans doute l'intention du maître qui a recueilli ces tristes souvenirs est bonne ; mais c'est aussi un grand devoir de n'exposer aux yeux de l'enfant que des images sereines. Tout au plus les objets historiques, de vieilles armes par exemple, pourront-ils figurer dans le musée scolaire, si le territoire de la commune en est plein, surtout s'ils peuvent servir à l'enseignement de la géographie locale et de cette partie de l'histoire que l'école primaire peut aborder. Le maître en prendra thème pour rappeler aux enfants les labeurs des générations passées, avec le calme que ne comporte pas le souvenir de luttes plus récentes.

Naturellement le musée scolaire peut

emprunter aux conditions spéciales où se trouve l'école un caractère propre. Nous voulons parler des écoles annexées à de grandes usines, où il y a présomption que la plupart des enfants entreront apprentis en quittant les bancs. Si ce sont des forges, il sera bon de voir figurer dans la collection scolaire des échantillons de fer, de fonte, de minerai, même des objets de métal ouvrés. Dans telle autre école dépendant d'un tissage, ce seront des écheveaux de fil même de numéros différents, des textiles divers, des étoffes variées. Il faut sans doute expliquer de la sorte la profusion de ce qui touche à la ganterie dans le musée scolaire de l'école communale de Saint-Jean de Caen, et tout le détail de la fabrication des boutons en corne dans le musée d'une école de Lisieux.

Mais ceci devra rester l'exception ; ces musées technologiques en miniature ne seront jamais que des annexes de la véritable collection scolaire, toujours composée d'objets naturels, qu'il s'agisse d'une école de grande ville ou de hameau. Parmi les musées scolaires exposés au Champ-de-Mars, nous dirions volontiers de ceux de Sars, de Margny-lès-Compiègne, de Villote-devant-Saint-Michel, qu'ils sont *trop savants*. Le musée scolaire de Saint-Hilaire (Nord) a de très-bonnes choses, peut-être avec trop de détails pour certains sujets, à côté de lacunes fâcheuses. Qu'importe aux enfants d'une école, s'ils ne sont pas tous appelés à devenir forestiers ou carriers, ce grand nombre d'échantillons d'essences de bois ou de marbres multicolores ?

Aussi bien faut-il éviter avec le même soin l'excès opposé et une espèce d'enfantillage où paraissent tomber quelques instituteurs. Le musée de l'école des frères de Lisieux nous montre de petits pots qui ne semblent point aptes à éveiller beaucoup d'idées dans l'esprit des enfants. Le beurre est là aussi bizarrement figuré par des cônes de forme absolument géométrique et peints en jaune !

De tous ces musées scolaires, celui qui nous a paru le mieux compris au point de vue pédagogique est celui de M. Jennepin, instituteur à Cousolre (Nord). Nous n'en avons par malheur qu'un fragment. C'est une vitrine faite de verre à vitres, sous laquelle sont des oiseaux groupés dans diverses attitudes sur un tertre factice, le tout très-convenablement préparé. Cette petite scène naturelle est à coup sûr attachante pour les enfants qui voudront savoir le nom et aussi les mœurs de ces bêtes qui leur semblent vivantes. Nous nous trompons fort ou M. Jennepin doit être un instituteur de mérite et qui honore sa noble profession.

Tous les instituteurs ne peuvent pas



avoir le même goût à monter ainsi des animaux; mais, sans déployer autant de zèle adroit que M. Jennepin, tous sont en état de faire une excellente collection d'école. A la vérité, nous ne trouvons nulle part le musée scolaire type et tel que nous le comprenons. Nous avons déjà dit que celui-ci, à notre avis, devait renfermer à peu près exclusivement des objets naturels : les pierres du pays, non celles qu'on trouve tous les jours sous ses pas, mais celles qui sont exploitées dans les carrières ou qui présentent des particularités intéressantes; — les plantes de la campagne, non celles qu'on cultive, qui poussent dans les prés et qui bordent les routes, mais celles qui sont moins communes, sans être rares, surtout si elles ont des propriétés utiles, dangereuses ou curieuses. De même pour les animaux. Mais surtout nous voudrions l'histoire de quelques plantes ou de quelques animaux, représentée de telle sorte que l'enfant la puisse saisir d'un coup d'œil et qu'elle le frappe pour ainsi dire malgré lui. Si nous sommes en pays de forêts, à côté des principales essences de bois, nous voulons leur feuillage, leurs fleurs, leur fructification, etc.; nous voulons le nid avec l'oiseau qui le fait et même les œufs; à côté du papillon, la larve, la nymphe et le cocon où elle s'enferme; on y joindra, s'il y a lieu, les travaux d'industrie qu'accomplit l'animal, ou les dévastations qu'il commet. Les exemples les plus communs seront ici les meilleurs : le haricot en pousse, en fleur, en fruit, en germination, fera un excellent tableau; l'histoire de l'abeille, du ver à soie, voire du simple hanneton, ainsi représentée aux yeux des enfants, serait bien plus profitable que ces séries d'insectes, piqués en ordre, qui figurent dans nombre de musées scolaires.

Voilà comment nous comprenons la petite collection scolaire, non pas destinée à augmenter la nomenclature que l'enfant doit posséder en sortant de l'école, mais composée surtout dans le but de frapper son esprit par des relations que lui expliquera le maître et qui lui apprendront à saisir à son tour d'autres relations, c'est-à-dire à raisonner.

GEORGES POUCHET.

PANNEAUX SCULPTÉS

REPRODUISANT DES MINIATURES ANCIENNES

Depuis quelque temps déjà nous avons remarqué, dans un des principaux magasins de Paris, quelques meubles garnis de panneaux ressuscitant les merveilles de la Renaissance, et si habilement sculp-

tés que nous avons voulu savoir à quelle main ils étaient dus. L'artiste, en effet, par oubli, ou plutôt par excès de modestie, avait oublié de signer ses chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenu à le découvrir; et ce n'est pas sans difficulté non plus que nous avons pu obtenir de lui l'autorisation de publier les riches panneaux dont nous donnons aujourd'hui la reproduction.

Ils sont tirés tous les quatre d'un manuscrit de la bibliothèque de Nantes, intitulé :

Les Monuments de la monarchie française avec les figures de chaque règne que l'injure des temps a épargnées, par le R. P. dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.

Le premier représente le siège d'une ville au xvi^e siècle. Le second est la reproduction d'une miniature représentant la cour du roi François I^{er}.

« Il paraît, dit dom Bernard, que les visages y sont copiés d'après nature; en sorte que si l'on avoit des tableaux connus des grands seigneurs de la cour, on pourroit les y reconnoître. Le roi est assis sur son trône, aiant le manteau roial en forme de chlamyde attachée à l'épaule droite... A son côté gauche, on voit le jeune dauphin Henri, sans barbe, et son frère le duc d'Orléans, tourné d'un autre côté. Les seigneurs de la cour qui sont aux deux côtes de son trône ont la plupart de barbe ou quelques-uns qui n'en ont pas. Tous portent le collier de l'ordre et sont vêtus de même; ils ont un bonnet noir apparemment de velours où quelques-uns ont une plume attachée. On les voit tous avec une espèce de casaque à grand collet et à larges manches qui ne vont que jusqu'au coude; cet habit extérieur descend jusqu'au gras de la jambe. »

Le manuscrit de dom Bernard nous fournit également de curieux renseignements sur la miniature reproduite par le panneau voisin, ayant pour sujet le procès du connétable de Bourbon.

« Il semble, dit-il, que celui qui a fait ou commandé la peinture a voulu ici représenter la cour des douze pairs. Il en met pourtant, je ne sais pourquoi, sept d'un côté et sept de l'autre.

« A l'extrémité du devant de ce bâtiment soutenu sur des colonnes, où se tient l'assemblée, il a mis à la droite les écussons des six pairs séculiers, des ducs de Bourgogne, de Normandie, d'Aquitaine, des comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse; et à la gauche, ceux des pairs ecclésiastiques qui ne sont pas tous dans leur rang. Reims est après Langres; mais, comme je l'ai déjà dit, ces variétés

se trouvent si fréquemment qu'on ne s'y arrête plus.

« L'arrêt fut prononcé contre le connétable de Bourbon dont la fin étoit telle : que la cour l'a déclaré et déclare criminel de leze-majesté, rébellion et félonnie et a ordonné et ordonne que les armes et enseignes appropriées particulièrement à la personne dudit duc de Bourbon, affichées en son honneur en ce royaume, seront rayées et effacées, et l'a privé et prive de la cognomination de ce nom de Bourbon comme ayant notoirement dégénéré des mœurs et fidélité des antécédents de ladite maison de Bourbon, damnant et abolissant la mémoire et la renommée à perpétuité comme criminel dudit crime de leze-majesté, et au surplus a déclaré et déclare tous et chacun les biens féodaux qui appartiennent audit de Bourbon tenus à la couronne de France médiatement ou immédiatement estre retournés à icelle et chacun les autres biens, meubles et immeubles confisqués. »

Quant au panneau du bas de la page, représentant la réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Michel par le roi Henri II, le manuscrit de dom Bernard ne nous fournit que le renseignement suivant :

« L'habit du roi et des chevaliers assis à ses côtes est blanc et le collier est rouge. Les armoiries qui sont au bas sont apparemment du chevalier. »

On le voit, M. Delmas a fait revivre un genre qui était depuis longtemps abandonné. On fait évidemment de bien beaux meubles aujourd'hui; les sculpteurs rivalisent de talent pour en rendre la décoration aussi riche que possible; mais encore sont-ils limités le plus souvent par la question du prix. Ce n'est pas tout que de faire un meuble artistique, il faut qu'il puisse se vendre; aussi les fabricants n'osent-ils trop se lancer dans la sculpture historique. Ils font bien exécuter quelques personnages isolés; mais aucun d'eux n'aurait voulu entreprendre ce qu'a fait M. Delmas, c'est-à-dire des panneaux contenant jusqu'à cinquante et soixante figures.

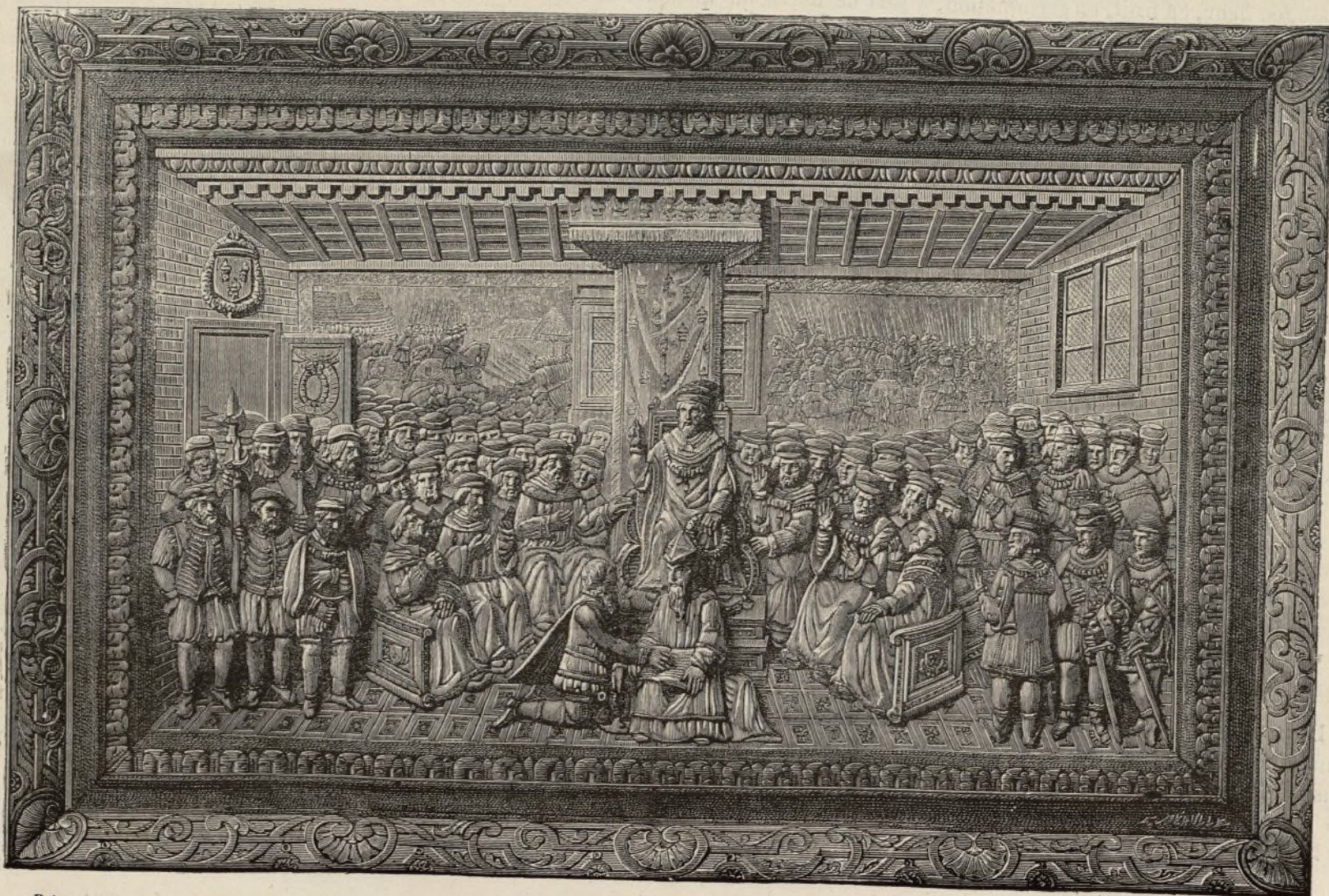
On nous fera sans doute l'objection suivante : « Puisque de semblables sujets sont abandonnés à cause de leur prix inabordable, quelle chance M. Delmas a-t-il de pouvoir trouver des acheteurs? » A cela, nous répondrons que ce qui ajoute singulièrement au mérite des œuvres de cet artiste, c'est qu'elles sont à un bon marché bien fait pour surprendre les amateurs.

W.



SIÈGE D'UNE VILLE AU XVI^e SIÈCLE.COUR DU ROI FRANÇOIS I^{er} EN L'AN 1540.

PROCES DU CONNETABLE DE BOURBON EN L'AN 1523.




RÉCEPTION D'UN CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL PAR HENRI II, DANS LA SAINTE-CHAPELLE DU CHATEAU DE VINCENNES.
 Panneaux en bois sculpté, exécutés d'après un manuscrit de dom Bernard de Montfaucon, par M. Alfred Delmas, à Nantes.



VUE D'ENSEMBLE DE LA RUE DES NATIONS, AU CHAMP-DE-MARS.

L'OUVRIER A L'EXPOSITION



Les classes dirigeantes d'autrefois, disait M. de Molinari quelques semaines avant l'ouverture de l'Exposition, dans un article que nous avons reproduit, attestaient leur puissance aux yeux de la foule en accumulant les palais et les temples; elles élevaient des pyramides colossales pour y loger une seule de leurs momies. L'industrie a mieux à faire qu'à loger des momies; elle travaille pour tout le monde, et le plus humble ouvrier, en entrant dans ses palais, se trouve chez lui. Il a contribué pour sa part aux merveilles qui y sont entassées, et qu'aucun privilège, aucune loi divine ou humaine ne réserve plus à l'usage exclusif d'une caste. Il peut, lui aussi, aspirer aux jouissances qu'elles procurent; il a travaillé pour lui-même en travaillant pour les autres, et les fêtes de l'industrie sont les siennes.

Certes, on ne saurait mieux dire que l'éminent économiste. Cependant, s'il peut en effet aspirer aux jouissances que les progrès de l'industrie, qui lui sont dus, lui promettent, sans craindre qu'un édit somptuaire l'en écarte violemment, il est juste de dire qu'une jouissance plus pure est réservée à l'ouvrier, et que c'est surtout de celle-là qu'il est avide : l'orgueil satisfait de l'auteur anonyme applaudi, même par ses adversaires!

Explorez, par exemple, la galerie des machines par un beau dimanche; vous y verrez, arrêtés devant les machines en activité, des groupes de deux ou trois ouvriers qui ont mis, pour visiter l'Exposition, leurs habits les plus beaux. Ils sont là qui discutent avec gravité. Leur figure énergique, leurs traits durcis par le travail ont pris une singulière expression de fierté et de contentement de soi-même. On sent qu'ils sont là dans leur domaine. Ces machines, c'est leur labeur qui les a construites et façonnées, c'est leur intelligence qui les conduit et les règle. Ils n'en parlent qu'avec une sorte de respect. Le plus éloquent du groupe donne aux autres des explications écoutées avec une religieuse attention. S'ils se trouvent en présence d'un système nouveau, ils cherchent à en pénétrer les secrets, et celui qui les entend en passant peut prendre une utile leçon.

Quiconque a vu ainsi ces groupes de travailleurs se rendra facilement compte du profit immense que le génie d'un peuple peut tirer d'une Exposition universelle. Le spectacle de tant de merveilles accumulées agrandit, éveille, chauffe l'intelligence des travailleurs, et plus d'un peut-être, subitement éclairé et mis sur la voie d'une invention féconde, poussera le cri fameux du Corrège à la vue d'un tableau de Raphaël : *Son pittore anch' io!*... X. R.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE¹

(Suite)

LA BELGIQUE

L'exposition de peinture belge est une des plus intéressantes de la galerie des Beaux-Arts, une de celles qui contiennent le moins d'œuvres médiocres; pour être absolument juste, il faudrait les citer presque toutes. Y a-t-il quelqu'une de ces œuvres uniques, marquées au coin du génie, qui vous arrêtent tout à coup et vous forcent à les admirer, où qu'elles se trouvent, en place avantageuse comme le *Milton aveugle* de M. Munkácsy, perdues dans la foule comme les *Invalides de Chelsea* de M. Herkomer? Non. Mais l'ensemble est d'une richesse soutenue presque incomparable.

Nous commencerons notre revue par l'exposition de M. Wauters; en lui décernant la médaille d'honneur, le jury nous indique ce choix. C'est le peintre historique que le jury a voulu récompenser en lui. Jamais, à mérite égal, un *rhyparographe* ne l'emportera sur un peintre d'histoire, c'est une chose entendue; autrement plusieurs toiles de genre auraient pu lutter avantageusement avec la grande peinture de M. Wauters. M. Émile Wauters est connu du public parisien; nous retrouvons de lui au Champ-de-Mars plusieurs toiles qui ont déjà figuré au Salon annuel, notamment sa *Folie du peintre gantois Hugues van der Goes* sur lequel on essaie l'effet thérapeutique de la musique, et qui a obtenu une 2^e médaille au Salon de 1875; c'est peut-être son œuvre capitale, mais nous devons citer deux autres toiles qui nous étaient inconnues et qui ont aussi une grande valeur : *Marie de Bourgogne implorant des échevins de Gand la grâce de ses conseillers Hugonet et Humbercourt*, et la même *Marie de Bourgogne jurant de respecter les privilèges communaux de la ville de Gand*. La physionomie des principaux personnages de ces deux compositions a l'expression juste, et c'est tout dire; sans doute, si Marie de Bourgogne, jeune fille de vingt ans, jure dans l'une avec un élan qui montre sa loyauté, elle implore trop en femme, trop peu en souveraine dans l'autre; mais il s'agit d'obtenir une grâce par la prière, et on ne saurait dire que l'attitude n'est pas celle qui convient pour réussir, surtout si l'on songe combien la jeune duchesse était faible en présence du soulèvement suscité par les basses intrigues du roi Louis XI : encore ne réussit-elle pas! En somme, les critiques sincères tombent forcément lorsque la mémoire des faits vous revient, et l'on n'hésite plus à reconnaître que le jury a bien jugé.

1. Voir les nos 10 à 20.

M. Alfred Cluysenaar fréquente un peu aussi nos Salons, mais rien de ce que nous connaissions de lui ne figure au Champ-de-Mars; le *Pape Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne à Canossa en 1077* est son tableau d'attraction. Henri IV, empereur d'Allemagne, faisant amende honorable, agenouillé et pieds nus devant le pontife qui l'a excommunié, ne nous inspire aucun intérêt, et ces personnages aux sentiments et aux actes faux ne sauraient inspirer un artiste; le tableau de M. Cluysenaar n'est et ne pouvait être autre chose qu'une grande image; combien nous préférons à cette vaste toile un petit tableau du même artiste, *Une Vocation*, nous montrant un aimable gamin plongé dans un fauteuil bien trop grand pour lui et le crayon à la main! mais ce n'est que du genre. M. Stallaert s'attaque à l'antiquité: sa *Mort de Didon*, dont nous venons de rencontrer par hasard une version différente et toute petite, est d'une exécution irréprochable, bien qu'un peu théâtrale; son *Saint Almaque*, se jetant dans le cirque pour empêcher le gladiateur vainqueur d'achever le vaincu, est dû à une bonne inspiration, et l'inspiration est bien rendue. Nous citerons encore le *Baudouin V appelant le peuple aux armes*, de M. Carlier; *Charles-Quint au monastère de Yuste*, *Jacqueline de Bavière implorant la grâce de son mari*, *l'Excommunication de Bouchard d'Anvers*, de M. A. De Vriendt; les deux scènes de la vie de *Sainte Élisabeth de Hongrie* et la *Justice de Baudouin à la Hache*, de ce prince sanguinaire mais juste qui se faisait l'exécuteur terrible de ses propres arrêts (il est à regretter qu'il n'ait pas fait école), de M. Juliaan De Vriendt : cette dernière toile avait été remarquée déjà au Salon de 1876; la *Messaline quittant Rome, insultée par la populace*, et non sans quelque raison, de M. Hennebicq.

M. Verlat est un puissant peintre d'animaux qui s'égare dans l'histoire parfois et un peu partout, non sans quelque succès. En fait d'animaux, il nous présente une vaste toile intitulée la *Défense du troupeau*, dans laquelle un buffle se jette tête baissée sur un lion, qu'il terrasse, pour protéger la retraite du reste du troupeau. C'est une bonne toile, pleine de mouvement et qui nous dispense de parler de ses autres scènes de même genre; à côté de cette belle œuvre, au-dessous, nous trouvons d'autres toiles de genres divers : une *Fuite en Égypte*, par exemple, et une œuvre très-belle et très-originale intitulée *Mon Portrait*, et représentant un groupe mêlé d'Européens et d'Orientaux, dont un noir, toutefois, que le peintre croque à l'ombre d'un parasol; la scène se passe dans les environs sablonneux et désolés de Jérusalem dont on aperçoit les construc-

tions au loin, sous un ciel implacable. Dans une salle voisine, en pleine lumière, ce qui n'est pas un avantage, un autre tableau de M. Verlat attire violemment l'attention : cela s'appelle *Nous voulons Barrabas!* Avons-nous besoin de dire ce que cela prétend représenter? Le fait est que le sujet prêtait beaucoup à l'inspiration, et qu'il y avait quelque chose de grand à faire avec cette antithèse du vil criminel Barrabas préféré au doux Jésus par la populace soudoyée, les blouses blanches de ce temps-là. L'inspiration a fait défaut à M. Verlat; pour avoir voulu rendre plus ignobles les physionomies de ses « voyous » juifs, il s'est jeté complètement hors nature; les guenilles mêmes de ses tristes personnages sont de fausses guenilles, et il semblerait presque qu'ils portent faux-nez et perruques. J'ai vu beaucoup vanter ce tableau, et je sais bien pourquoi; mais j'ai entendu, et j'espère bien que M. Verlat n'a pas entendu comme moi, le public, le vrai public, le juger avec une sévérité dont il ne se doute probablement pas. Ce *Barrabas*, enfin, est bien l'œuvre d'un peintre d'animaux; l'artiste n'aurait peint que cette toile en dehors, qu'il lui serait à tout jamais interdit de se risquer de nouveau à peindre la figure humaine, sous peine de se faire siffler.

La Belgique possède deux peintres de genre qu'on aime à se représenter comme deux rivaux et à représenter comme l'expression la plus complète, à eux deux, de la gloire artistique de la Belgique; ce sont MM. Willems, confiné obstinément dans le XVII^e siècle, et M. Alfred Stevens, qui reste imperturbablement de son siècle propre. C'est là une confusion qui prouve que le talent de chacun de ces artistes est apprécié ce qu'il vaut, mais non qu'il y ait aucune parité de talent entre eux. Nous citerons de M. Willems la *Visite*, le *Baise-Main*, la *Toilette*, la *Pavane*, la *Présentation du futur*. M. Alfred Stevens, qui ne figure même pas au livret officiel, comme bien d'autres d'ailleurs, expose principalement quatre panneaux représentant les Saisons, les Saisons en toilettes modernes! Qu'est-ce qui a jamais vu cela? — Ainsi l'*Hiver* est pour M. Stevens, non un pauvre vieux couvert de neige et d'ans, mais une jeune femme en toilette de bal et bien emmitoufflée de fourrures; et l'*Automne*, une femme de trente ans en toilette feuille morte : c'est un automne un peu jeune.

Deux petites toiles de M. Baugniet, *The Fourth of July 1876* et l'*Automne*, méritent une mention particulière. La première représente un salon américain peuplé de jeunes femmes et de jeunes filles charmantes; l'une des jeunes femmes, montée sur un siège, orne de fleurs le portrait de Washington, en mémoire de la Dé-

claration d'indépendance. L'autre toile représente un intérieur quelconque avec les mêmes jeunes femmes ou quelques-unes de leurs parentes, autrement occupées, mais toujours extrêmement gracieuses. Nous citerons maintenant au courant de la plume, bien que plusieurs des œuvres ainsi désignées pêle-mêle méritent mieux qu'une simple mention : la *Jeune Mère*, de M. Delfosse; le *Géographe*, la *Salle à manger de Leys*, la *Fête de la grand'mère*, la *Salle hydraulique d'Anvers*, de M. De Braekeleer; la *Lecture prohibée au XVI^e siècle*, de M. Ooms; la *Lecture du chapitre chez les trappistes* et le *Rassemblement de paysans armés* (1797), au pied d'une croix et sous l'influence d'un prêtre, de M. Meunier; l'*Intérieur flamand*, la *Bonne Vieille* pinçant de la guitare, le *Sabotier*, la *Saint-Nicolas* : enfant sonnante de la trompette et battant le tambour en même temps, de M. Impens; les *Rhétoriciens d'Anvers*, de M. Markelbach; le *Cuirassier blessé*, resté à cheval mais s'appuyant contre un mur, de M. A. Hubert; les vues de Séville, de Rome et de Bruges, de M. Bossuet; le *Concours de chant*, entre serins en cage, de M. David Col; le *Départ du conscrit*, de M. De Groux; la *Bonne Pipe*, de M. Herbo, bonne face de fumeur la pipe aux dents et l'allumette enflammée aux doigts; plusieurs scènes familiales de feu Madou; la *Cour du palais Pisani*, de M. Mellery; le *Grand Chœur de l'église Saint-Marc*, de M. Van Moer; la *Soubrette intriguée* devant un tableau de Jupiter et Leda et deux autres petites toiles sous le même cadre, de M. Verhaert; le *Chat s'amuse* en répandant l'encrier sur les papiers de son maître, de M. Van den Bosch; l'*Inondation*, scène enfantine, de M. Verhas, etc.

Il faut citer aussi les animaux de M. Verboeckhoven, X. de Cock, L. Robbe, Joseph Stevens, Woutermaertens, De Pratere, Stobaerts et Van der Meulen; les paysages de feu H. Boulenger, ceux de M. de Knyff, de M^{me} Marie Collart, de MM. Beernaert, Smith, Lamorinière, Coosemans, Asselbergs, Baron, De Schampheler et Hagemans; les marines de MM. Clays, R. Mols, A. Bouvier, Théodore Weber, H. Bource et Artan; les fleurs et les fruits de M. J. Robie; les portraits de M. De Winne et le *Groupe d'enfants*, autres portraits, de M. Agneessens.

Il serait injuste aussi d'oublier la grande toile mélodramatique de M. Ch. Hermans, représentant la sortie du café, à l'aurore, d'une bande de viveurs à la mode parfaitement ivres, rencontrés par des ouvriers qui se rendent au travail et leur jettent en passant un regard de dégoût. L'idée morale de ce tableau est bonne et la scène qu'il traduit est malheureusement vraie dans tous les temps, mais le sujet a été

trop rebattu, et c'est dépenser son talent presque en pure perte que de l'employer à le reprendre : l'opérette a remplacé le drame il y a longtemps.

La sculpture belge est honorablement représentée par une cinquantaine de pièces diverses parmi lesquelles il serait difficile de faire un choix, aucune ne s'élevant au-dessus d'une honnête moyenne de talent et d'inspiration. HECTOR GAMILLY.

LE PAVILLON

DU MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS

Nous avons décrit, dans notre numéro 14, le pavillon du ministère des travaux publics ainsi que l'exposition si intéressante que renferment ses murs extérieurement revêtus de briques émaillées et surmontés d'un phare métallique en guise de clocher, ou plutôt de minaret, car le style d'architecture adopté est certainement arabe. Nous n'y reviendrons pas, mais nous signalerons un détail d'installation oublié et qui est très-apprécié des visiteurs : une turbine appelle dans la salle, par un puits, l'air extérieur qui se refroidit en passant par des pulvérisateurs d'eau et de glace; de sorte qu'il arrive frais à l'intérieur, où il entretient une température au moins supportable, quand presque partout ailleurs on subit une cuisson lente et on se livre à des efforts désespérés pour maintenir ses poumons en bon état d'activité.

On sait que cet élégant pavillon se trouve dans le parc du Champ-de-Mars, entre le pavillon du Creuzot et celui de la Compagnie du gaz.

F. S.

PETITE CHRONIQUE

Auprès du pavillon agricole de l'Espagne, dans le parc du Champ-de-Mars, s'élève le charmant petit pavillon de la principauté de Monaco. Lorsqu'on a franchi quelques marches et traversé un élégant portique avec colonnades, on pénètre dans une salle carrée, ayant sur chacune de ses faces un renforcement où sont exposés les produits de l'industrie monégasque, et au centre un bassin avec de petits jets d'eau.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le petit nombre des objets exposés, c'est l'ivoire sculpté et la céramique. Nous y voyons aussi des poteries et des assiettes provenant des fabriques locales.

Sur une assiette, Monselet a dessiné lui-même son portrait et écrit le quatrain suivant :

Tu t'étonnes qu'en ce portrait
Autant de calme se reflète;
Je vais t'en dire le secret :
C'est que je suis dans mon assiette.

Heureusement que le poète n'est là qu'en effigie; autrement il ne serait guère à son aise, quoi qu'il en dise.

Parmi les produits les plus remarquables de l'Exposition, dans la section des spiritueux, nous citerons les vins de Porto exposés dans la grande galerie des nations étrangères.

Le jury a particulièrement remarqué à côté des grands crus portugais les vins de M. José Condeilhero Córdozo qui sont d'une finesse exceptionnelle et dont le bouquet est réellement supérieur à tout ce que nous avons goûté jusqu'ici. Généralement les vins de Porto sont alcoolisés pour les besoins du goût des Anglais chez qui cette boisson jouit d'une réputation sans pareille, mais les vins de M. José Condeilhero Córdozo sont d'une telle supériorité, qu'ils défient toute concurrence. Voilà un nom classé dans notre grande Exposition.

On avait parlé de la venue prochaine à Paris de M. Edison, mais il faudra vraisemblablement l'attendre encore quelque temps.

Le célèbre inventeur du phonographe s'est rendu dans les montagnes Rocheuses où se trouve actuellement une expédition scientifique des États-Unis, en même temps que la commission anglaise et la commission française pour l'observation de la grande éclipse; mais la vitrine de l'Exposition universelle continue à s'enrichir de ses différentes inventions. Nous y avons vu fonctionner déjà son relais à pression de charbon.

L'électro-motographe y sera exposé aussitôt qu'il aura été soumis à l'Académie des sciences, et le microscopisme, dès que les formalités nécessaires pour l'obtention des brevets dans les différents pays auront été accomplies.

L'électro-motographe pourrait servir à la télégraphie électrique et est le point de départ de toutes les inventions de l'auteur. L'électro-tosimètre est un instrument destiné à servir de thermomètre, baromètre, etc. Il est si sensible qu'on a pu s'en servir pour déterminer l'allongement produit par l'aimantation.

Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur ces diverses inventions, peu ou point connues en France.

Dans la deuxième séance des conférences internationales de statistique qui viennent d'avoir

lieu au palais du Trocadéro, M. Vacher, député de la Corrèze, a fait un exposé des plus intéressants de l'état de la fortune publique et privée de la France, qu'on nous saura sûrement gré d'avoir relevé.

Le revenu territorial net, d'après une évaluation reposant sur dix années d'observations, est de 5 milliards 188 millions de francs. La récolte

chefs d'établissements, 1 milliard 726 millions. Pour la ville de Paris, le salaire annuel des ouvriers s'élève à 700 millions, répartis entre 600,000 personnes; le bénéfice des fabricants, au nombre de 123,000, est de 546 millions.

M. Vacher a établi sur des chiffres précis l'accroissement prodigieux de la fortune nationale depuis 1789. A cette époque, le revenu

total de la France, d'après les évaluations de Lavoisier et Tolosan, ne dépassait pas 1 milliard 400 millions de fr.; il est aujourd'hui de 9 milliards et demi; la part moyenne de revenu pour chaque individu était de 117 fr. (l'homme aux quarante écus de Voltaire); elle est aujourd'hui de 510 fr. L'impôt foncier, en y comprenant la dime au vingtième, absorbait un quart du revenu; et dans les pays d'élection, comme le Limousin, la part du roi enlevait jusqu'à 55 0/0 du revenu; aujourd'hui, le total des charges foncières n'est que de 1/10 du revenu net.

Comparant la fortune publique de la France et celle de l'Angleterre, à l'aide des valeurs-succesorales établies sur les droits de mutation, qui sont identiques dans les deux pays, M. Vacher a fait voir que la fortune mobilière de l'Angleterre est plus considérable que celle de la France, mais que nous l'emportons sur l'Angleterre par le revenu territorial. Les droits de mutation donnent, pour l'Angleterre, une fortune totale s'élevant, en 1875-76, à 165 milliards, et pour la France à 201 milliards.

M. Vacher a terminé son exposé

par un rapprochement saisissant. En prenant la moyenne des valeurs successorales déclarées pendant les trois dernières années de l'Empire, 1867 à 1869, et les trois années 1874-1877, il a établi que la fortune de la France, d'une période à l'autre, s'était accrue de 37 milliards, résultat qui est dû aux bienfaits de la paix et du gouvernement réparateur de la République.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. GUYARD.

Scieur. — Imp. CHARAIRE et FILS.



LE PAVILLON DU MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS.

céréale figure dans ce chiffre pour 1 milliard 336 millions; les vins, pour 1 milliard 98 millions; les animaux de boucherie, pour 1 milliard 405 millions, etc.

La propriété bâtie donne chaque année en loyers un revenu net de 1 milliard 45 millions, dont 497 millions pour la ville de Paris seule.

Les revenus industriels (non compris les gains du commerce) s'élèvent à 4 milliards 800 millions, sur lesquels les ouvriers prélèvent 2 milliards 200 millions en salaires; les patrons ou



BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE
LE MOISSONNEUR ET SES ENFANTS
Tableau de Hipp. R. Morris

Ayuntamiento de Madrid

SCAUL. — IMP. CHARRAIRE ET FILS.